

Le roman et le récit du Moyen Age au XXI^e siècle

Pistes de correction pour le sujet de dissertation

Sujet :

« La fin principale des romans, ou du moins celle qui le doit être, et que se doivent de proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée, et le vice châtié » (Huet, *Lettre sur l'origine des romans*, 1670)

Pensez-vous que la vertu triomphe dans *La princesse de Clèves* de Madame de Lafayette ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en vous appuyant sur le roman de Madame de Lafayette.

Plan possible pour ce sujet :

Les références des exemples proposés dans le corrigé sont extraites de l'Édition 2019 du roman, Carrés Classiques Nathan.

1^{ère} partie : Effectivement, le roman *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette semble célébrer le triomphe de la vertu dans le parcours individuel de son héroïne éponyme.

A. Le parcours de la Princesse témoigne d'un combat héroïque pour lutter contre sa passion et respecter les valeurs morales qui sont les siennes, et que sa mère lui a transmises. Ce combat est souligné dans les monologues intérieures qui témoignent, par un registre délibératif, de l'usage de la Raison pour la ramener vers la vertu et fuir sa passion (EX : 3^{ème} partie, pages 117 à 119). Les tentatives réitérées de la Princesse de Clèves de fuir la présence de M. de Nemours dans sa maison à Coulommiers révèlent également sa résolution de rester fidèle à son mari.

B. L'éducation reçue de sa mère, ses qualités et sa vertu, mais également les actions de la Princesse la rendent exceptionnelle. Elle incarne la vertu triomphante dans tous les moments de sa vie. Son éducation est différente des autres jeunes filles de la Cour : donnée par sa mère (« dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires » page 23), elle s'oppose à l'éducation commune, car « la plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie », et révèle à Mlle de Chartres les dangers de l'amour et de la galanterie pour fortifier sa vertu. C'est ainsi que La Princesse accomplit une action qui souligne son héroïsme en prononçant « un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari » (page 122). Sa force morale et spirituelle la rend supérieure aux autres femmes, en fait une parfaite héroïne vertueuse, dont le combat contre la passion et le vice souligne ses qualités : courage, force morale, probité. L'héroïsme féminin au XVII^{ème} siècle se distingue dans cette lutte.

C. Enfin, le dénouement consacre le triomphe de la vertu, dans le renoncement final à l'amour. Le refus de la Princesse de trahir ses valeurs et d'envisager de tromper son mari même après sa mort est une preuve de sa très grande vertu et de son héroïsme. A la fin du roman, elle souligne son devoir de rester fidèle à un homme qui est mort par leur faute : « je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi » page 181. Elle ne cesse de dresser un obstacle entre M. de Nemours et elle, et de préférer la vertu et la Raison face à sa passion amoureuse. C'est ainsi que les derniers mots du roman confirme ce triomphe de la vertu : « sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables. » Ce dénouement souligne le sens moral de cette fin, si on le compare avec le dénouement de *La Princesse de Montpensier* dans lequel le personnage principal meurt « d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais ».

2^{ème} partie : Toutefois, si le destin particulier et tragique de la Princesse paraît souligner la victoire de la vertu, on constate que Mme de La Fayette révèle dans son roman combien l'immoralité, la duplicité et le vice règnent partout à la Cour, sans être apparemment aucunement châtiés.

A. La Cour d'Henri II est présentée dans le roman comme immorale, un lieu où le vice, la duplicité, les relations adultères et les intrigues amoureuses comme politiques sont partout présents : « L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour » page 30. Par ailleurs, les relations amoureuses hors mariage, les cabales et les intrigues sont implicitement admises, dès lors que les apparences de moralité et de fidélité sont préservées. C'est donc un lieu où règnent les apparences. C'est ainsi que Mme de Chartres révèle à sa fille : « Si vous jugez sur les apparences, [...] vous serez souvent trompés : ce qui paraît n'est presque jamais la

vérité. » La dissimulation est partout, ce qui explique une dangereuse duplicité chez les courtisans. La Reine Catherine de Médicis elle-même « avait une si profonde dissimulation, qu'il était difficile de juger de ses sentiments » page 16. De même, Mme de Tournon, dans le récit enchâssé qui narre l'histoire de M. de Sancerre, se révèle être une figure représentative de la duplicité qui règne à la Cour, puisqu'elle parvient à tromper tout le monde et à mener une vie immorale en sauvegardant sa réputation vertueuse : « L'adresse et la dissimulation ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées » affirme M. de Clèves page 73. Ce récit a une fonction moraliste qui révèle aux lecteurs du XVII^{ème} siècle combien la société de Cour des Valois dans son ensemble est peu vertueuse, et en creux permet de critiquer la cour de Louis XIV qui en est l'exact reflet.

B. L'immoralité des courtisans d'Henri II sert souvent efficacement leurs intérêts politiques, et leur permet d'instaurer et de conserver un pouvoir à la Cour, et de satisfaire ainsi leur ambition tout comme leur goût pour la « magnificence » : « Toutes ces différentes cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres. Les dames qui les composaient avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants ; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient souvent joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étaient pas moins sensibles. » page 31. Et effectivement, il semble que la galanterie, la passion adultère du Roi et les intrigues de Diane de Poitiers lui aient permis de prendre une position enviée à la Cour. Maîtresse du Roi Henri II depuis plus d'une vingtaine d'années, et de son père avant lui, elle a acquis grâce à cette passion un pouvoir certain qui lui permet de s'imposer à la Reine Catherine elle-même. Son influence est considérable auprès du Roi qu'elle « gouvernait avec un empire si absolu, que l'on peut dire qu'elle était maîtresse de sa personne et de l'état. » page 19. Messieurs de Guise sont également présentés dans le roman comme avides de gloire, et leur passion pour le pouvoir s'accomplit dans les intrigues politiques : « Leur ambition les faisait aspirer à s'égalier aux princes de sang ». Et effectivement, à la mort d'Henri II, ils parviennent à leurs fins : « Il ne demeura personne à la cour qui pût balancer le pouvoir de la maison de Guise. » page 152. Loin d'être « châtié », le vice semble au contraire récompenser et flatter l'ambition, servir la domination et le pouvoir.

C. Derrière le faste et les apparences de noblesse et d'élévation transparaît un monde corrompu et extrêmement cruel. Une violence latente est perceptible dans les relations entre les différents partis, mais également envers les femmes qui tentent de vivre dans cette société patriarcale où le danger est omniprésent. La haine que Diane de Poitiers et le Cardinal de Lorraine vouent au Vidame de Chartres a des conséquences importantes sur le destin et le mariage de Mlle de Chartres, pour laquelle de nombreux prétendants sont écartés à cause de leurs interventions. Cette même haine s'exerce entre la reine Catherine de Médicis, Diane de Poitiers et Marie Stuart, dont la position à la cour est particulièrement fragilisée au début du roman, avant la mort du roi Henri II, par l'influence de ces redoutables ennemies. Enfin, le danger pour les femmes est partout, et leur quiétude ne repose que sur leur réputation : le destin funeste d'Anne de Boulen, qui est décapitée sur ordre de son mari lorsqu'il découvre qu'elle a une relation adultère, révèle combien cette société de cour est violente et dangereuse.

3^{ème} partie : Finalement, le sens du roman est à trouver dans la visée moraliste, et dans la pensée janséniste qui est prônée, et qui évite une vision manichéenne du monde et des hommes qui opposerait le vice à la vertu. Position plus nuancée de Mme de La Fayette : c'est bien plutôt les illusions et la vanité humaines qui sont révélées à la fin du roman.

A. Le roman révèle que le pouvoir obtenu par les intrigues politiques et amoureuses et par l'ambition, le vice, le goût des courtisans pour la magnificence et la gloire est vain. Mme de La Fayette démontre l'instabilité et la fragilité de ce pouvoir. Certes, le vice général ne semble pas toujours être châtié dans le roman, mais la mort ou les défaites de certains grands personnages soumis à leurs passions rappellent souvent la vanité de leurs ambitions. Ainsi, le roi Henri II meurt par là-même où il pêche : sa passion pour les plaisirs et les divertissements qu'il trouve dans les exercices du corps. Mme de Tournon meurt également, très jeune, en deux jours, sans que la narratrice précise la cause de cette mort, la vérité sur sa prétendue vertu est révélée à tous et elle est déshonorée, son vice est puni. Diane de Poitiers à la mort d'Henri II perd tout le pouvoir qu'elle avait obtenu à la cour grâce à sa liaison adultère avec le roi, elle est chassée et la reine Catherine de Médicis trouve là sa vengeance : « La duchesse de Valentinois fut chassée de la cour » page 151. Le Vidame de Chartres dut finalement subir une disgrâce auprès de la reine Catherine de Médicis, et on peut penser qu'il est puni de son libertinage et de ses intrigues amoureuses avec de multiples maîtresses : « Pour le Vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle (...) et elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise où il se trouva embarrassé. » page 117. Ainsi, du point de vue individuel, le vice n'est certes pas toujours triomphant à la cour, mais surtout le

pouvoir qu'il permet d'obtenir se révèle illusoire et montre la vanité de ce monde, des passions et de l'existence humaine. La roue tourne, et les positions de pouvoir à la cour sont instables.

B. Par ailleurs, le dénouement semble certes mettre en évidence un triomphe de la vertu par la phrase finale qui vient conclure le parcours individuel de la Princesse, mais en réalité c'est plutôt le triomphe de sa vanité et de sa gloire qui vient clore le roman. Par son éducation exceptionnelle, par l'aveu et enfin plus encore par le renoncement à l'amour et au monde, elle s'élève au-dessus des autres femmes, acquiert la grandeur et la posture sublime d'une héroïne tragique, laissant des « exemples de vertu inimitables ». Cf Maximes de La Rochefoucauld sur la vertu : « La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait compagnie. » et « Nos vertus ne sont souvent que des vices déguisés ». Cet exemple qu'elle laisse au monde, et donc au lecteur, s'il est « inimitable » perd sa fonction purement moraliste pour souligner l'accession de la Princesse à une élévation au-dessus de la condition féminine de son siècle. Si elle avait cédé à sa passion amoureuse et épousé le Duc de Nemours, elle aurait été une femme comme les autres, aurait eu un destin commun, et aurait suivi le comportement habituel des femmes en se remariant, et en acceptant le sort des femmes mariées qui est d'être un jour trompées par leurs maris si inconstants. Le renoncement la rend une fois de plus exceptionnelle, et paradoxalement cette vertu apparemment victorieuse permet à sa vanité, une sorte de vice déguisé en vertu, de triompher. Elle renonce à une passion (l'amour pour le Duc de Nemours) pour en flatter une autre (l'amour propre).

C. Ainsi, la pensée janséniste et la visée moraliste dans le roman sont implicitement distillées à travers l'intrigue amoureuse. Mme de La Fayette révèle au lecteur combien les hommes perdent leur existence à rechercher les divertissements que sont les intrigues politiques, les cabales, les galanteries, les exercices du corps, les guerres et les ambitions personnelles, à la suite de Pascal dans ses Pensées. Elle démontre également la misère de l'Homme constamment en proie à ses passions, incapable de résister aux vices sans le secours de Dieu : même la si vertueuse Princesse cède à sa vanité. Enfin, par le motif de la retraite qui est récurrent dans le roman (l'éloignement de Mme de Chartres de la cour pour élever sa fille loin des corruptions et des vices de cette société, le repli à Coulommiers, et le dénouement dans une « retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères » page 191), Mme de La Fayette semble conclure avec Pascal que « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. »